

Danny Laferrière de l'Académie française

Hüseyin Latif > P. 5

De la gare de Konya aux finales européennes:

İlyas Çanakçı Suphi Baykam > P. 8



Célébration de la Fête du trône à Istanbul

Le 30 juillet, le Consulat général du Maroc célébrait à l'hôtel Hilton Bosphorus, à Istanbul, la Fête du trône, marquant le vingtième anniversaire de l'arrivée au pouvoir du roi du Maroc Mohammed VI en 1999.

Eda Özdemir > P. 9



Aujourd'hui la Turquie



ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Osman Tanburacı : La situation du football turc

Alexandre Gassier > P. 8

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 174, Septembre 2019

Au cœur des « Swiss Days » avec le président de la Chambre de Commerce Suisse en Turquie

Alors que les « Swiss Days » débarqueront au Yapı Kredi Bomontiada, à Istanbul, du 20 au 22 septembre, Arpat Şenocak, président de la Chambre de Commerce Suisse en Turquie (CCI), nous présente cet événement exceptionnel ainsi que le rôle de son organisme qui, avec le Swiss Business Hub Turkey, le Consulat général de Suisse à Istanbul et le Switzerland Global Enterprise, organise les « Swiss Days ».



Pouvez-vous nous présenter brièvement la CCI ?

La Chambre de Commerce Suisse en Turquie est une association turque de droit privé à but non lucratif, fondée dans les années 1980 par la communauté d'affaires suisse établie en Turquie et les principaux acteurs de l'économie turque ayant des liens commerciaux étroits avec la Suisse.

À l'instar d'autres chambres internationales établies en Turquie, l'objectif premier de la Chambre de Commerce Suisse en Turquie est de promouvoir les relations économiques entre les communautés d'affaires des deux pays dans un cadre politiquement neutre.

(lire la suite page 5)

Un descendant ottoman au 10 Downing Street

Celui à qui les Britanniques donnent le sobriquet de « BoJo » a été désigné – sans surprise – Premier ministre le 23 juillet par les membres du Parti conservateur. Boris Johnson, exubérant et ambitieux personnage adepte des retournements de veste, des frasques et des polémiques en tout genre, est donc désormais en charge de régler l'épineux dossier du Brexit là où sa prédécesseure Theresa May a échoué durant trois ans. Si l'ancien maire de Londres à l'hirsute crinière blonde compte bien tenir sa promesse de faire sortir la Grande-Bretagne de l'Union européenne (UE) le 31 octobre – avec ou sans contrat de divorce –, l'enfant terrible de la politique britannique sera-t-il en mesure de tirer profit de ses origines pour renforcer les relations turco-britanniques ? Le doute est permis.

Le nouveau Premier ministre britannique est devenu un personnage incontournable de la politique britannique. Il faut dire qu'il a le bagage nécessaire. Après des études prestigieuses à l'École européenne de Bruxelles, à Eton puis à Oxford, il deviendra journaliste au Times – duquel il sera licencié – puis sera correspondant à Bruxelles pour The Daily Telegraph où son côté fantasque n'a pas manqué d'interpeller. Finalement, le monde politique lui ouvre les bras lorsque celui-ci se fait élire député en 2001 puis maire de la capitale anglaise, un poste qu'il occupera de 2008 à 2016. Après avoir vanté les mérites de l'UE et de son marché unique, lors du référendum de 2016 il deviendra rapidement le champion du « leave » avant de faire défection quand le couperet est tombé. Trois ans plus tard, celui qui a été le ministre des Affaires étrangères de Theresa May avant de claquer la porte en juillet 2018 revient sur le de-

vant de la scène au plus grand bonheur de certains médias turcs qui n'ont pas manqué de rappeler ses origines, pariant sur son arbre chronologique afin de spéculer sur une éventuelle embellie des relations turco-britanniques.



Car, oui, BoJo peut se targuer d'avoir une machine à laver turque ainsi qu'un arrière-grand-père qui était journaliste et ministre de l'Intérieur sous l'Empire ottoman. Il s'agit d'Ali Kemal (1867-1922), né à Constantinople de mère circassienne, dont le père, Hadji Ahmet Rıza Efendi, était originaire du village de Kalfat, dans la province de Çankırı. Ali Kemal fut ministre de l'Éducation ainsi que, durant trois mois, ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Damat Ferid Pacha, grand vizir de l'Empire ottoman.

(lire la suite page 4)



Les arbres et jardins

Mireille Sadège > P. 2



Retour sur...

Eren M. Paykal, Bientôt la rentrée, P. 6

Anooshirvan Miandji, Le danger de la simplification excessive, P. 7

Arthur Didier Deren, Tuncer Ergünsü, un artisan turc fumeur de poisson, P. 9

« Ici, c'est Napoli »

« Il ne faut pas comparer aux autres villes que tu connais », me prévient d'emblée Sybille, alors que nous venons de prendre place à bord d'un taxi à l'aéroport.

Daniel Latif > P. 10





Dr. Olivier Buirette

Du 15 au 16 juillet dernier, le président français Emmanuel Macron s'est rendu en

République de Serbie afin de renouer des liens entre la France, mais aussi l'Union européenne (UE), avec ce petit État d'environ huit millions d'habitants.

Le dernier voyage d'un président français dans ce pays remontait à 2001 avec la visite de Jacques Chirac. On sortait alors tout juste de la guerre civile de dissolution de la Yougoslavie de 1990 à 2000 environ dont l'ex-président serbe Slobodan Milošević, associé au Croate Franjo Tuđman, devait être considéré comme l'un des principaux responsables. Le conflit a fait en dix ans plus de 200 000 morts !

On mesure donc toute l'importance de ce voyage du président français alors que nous sortons des commémorations de la fin de la Première Guerre mondiale, durant laquelle le petit royaume de Serbie, du côté des Alliés, déplorera tout de même en pertes civiles et militaires presque 1,3 million de morts sur sa population qui était, en 1914, de 4,5 millions d'habitants. Enfin, plus proche de nous, il y a l'enjeu actuel de l'adhésion de la Serbie à l'UE avec un nouveau leader à la tête du pays, le président Aleksandar Vučić, élu en 2017 à la tête d'une coalition des partis progressistes et socialistes et qui fait régulièrement jouer le jeu des alliances

Juillet 2019 : Le voyage d'Emmanuel Macron en Serbie, vers une relance des relations entre les deux pays ?

en se rapprochant aussi de la Russie ou, plus récemment, des Chinois avec les enjeux liés aux « nouvelles routes de la soie ». On n'oubliera pas non plus le point chaud de la région, à savoir la crise au Kosovo qui n'est pas encore réglée.

Le principal mérite de ce voyage aura donc été de reprendre le dialogue qui s'était dégradé depuis cette rupture régionale que furent les dix années de guerre qui ont mis un terme à l'existence de la Yougoslavie.

En effet, la proximité très forte avec une Serbie qui avait tout sacrifié durant la Grande Guerre et les relations privilégiées qu'entretenait la France avec la Fédération Yougoslave du Maréchal Tito au temps de la guerre froide et de l'entre-deux-guerres avec le Royaume qui lui avait précédé et dont la dynastie au pouvoir était serbe (cf. famille du roi Alexandre 1^{er} Karađorđević), ne pouvaient que nourrir cette grande déception de la République Serbe actuelle considérée encore comme principale fautive de la guerre de dissolution et mise ainsi au ban des nations. Nathalie Loiseau, fraîchement élue députée européenne en mai 2019, ne devait-elle d'ailleurs pas déclarer, en marge de ce voyage présidentiel, que l'UE n'était pas du tout prête à reprendre les négociations d'adhésion ?

Dans un tel contexte, que devait alors faire Emmanuel Macron lors de ces deux jours de visite officielle – et historique – face à son homologue Aleksandar Vučić ? Le point le plus important de cette reprise du dialogue concernera sans doute la situation bloquée au Kosovo, État albanophone autoproclamé et reconnu par une poignée de pays dont les États-Unis, le Canada, l'UE et l'Australie, mais certainement pas par la Russie qui soutient la position de Belgrade sur ce point et demande le maintien du statu quo de cette province du sud de la Serbie, comme dans le cas de la Voïvodine (hongroise avant 1918). Cette question kosovare, dont les pourparlers sont menés par l'UE (la chancelière allemande Angela Merkel ayant accepté de les reprendre le 30 avril dernier), est sans doute aussi la voie qui permettra la reprise des négociations d'adhésion menant vers l'Union.

Nous n'en sommes cependant pas encore là. La France en effet – et cela n'arrange rien – refuse toujours d'extrader Ramush Haradinaj, actuel Premier ministre kosovar accusé par Belgrade de crime de guerre ayant été à la tête d'une unité (les « Aigles noirs ») durant la guerre du Kosovo en 1999, mais aussi d'avoir torturé et assassiné des dizaines de civils serbes dont les corps ont été découverts

près du lac Radonjic, dans la région de Decani. Enfin, autre obstacle que nous avons évoqué plus haut, la Chine inonde la région avec un prêt de 12 milliards de dollars pour lancer son initiative économique des « nouvelles routes la soie », et un tiers de cette somme a été prêté à l'État serbe. La concurrence à une adhésion à l'UE est donc conséquente.

Ce que nous pouvons dire, c'est que le dynamisme en matière de politique étrangère pro-européenne du président Macron aura permis de relancer un dialogue et une amitié historique bien abimée par l'histoire récente de la région. Est-ce que cela suffira pour recréer une dynamique régionale, et ce malgré les lourdes pesanteurs qui œuvrent contre ce scénario optimiste ? La nouvelle commission européenne dirigée par Madame Von der Leyen semble dynamique et motivée. Il ne manque plus dans ce qui serait alors peut-être un début de relance européenne de savoir qui va succéder à Angela Merkel. C'est sans doute là une des questions importantes du second semestre de l'année 2019, car la volonté de relance européenne ne peut pas venir de la France uniquement. Il faudra soit le retour du partenaire allemand ressourcé par l'élection prochaine et/ou que la France soit suivie par les pays qui s'y ralliera.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

À la mi-août, on pouvait lire à la Une de nombreux journaux : « La déforestation amazonienne s'accélère dangereusement au Brésil ». En effet, en juillet, elle aurait été presque quatre fois supérieure au même mois de 2018. Ainsi, depuis un an, 6 833 km² de la forêt primaire brésilienne ont été déboisés, ce qui équivaut à 65 fois la superficie de la ville de Paris. Face à ces informations alarmantes, le chef de l'État brésilien Jair Bolsonaro parle de mensonges et rétorque : « *le Brésil est à nous et pas à vous !* » Le fait de diriger ce pays donne-t-il le droit de détruire le poumon vert de la planète ? Le cas de l'Amazonie est douloureux, mais malheureusement il n'est pas unique. Les forêts sont massacrées dans de nombreux pays au profit de divers projets de construction. La situation n'est guère différente dans nos villes où le béton avance au détriment des espaces verts. À l'instar de la place Taksim, le centre historique de Dijon est tristement bétonné. Dans le 17^e arrondissement de Paris, un nouveau quar-

Les arbres et jardins

tier a été construit tout autour du pont Cardinet où s'élèvent désormais des immeubles à perte de vue. On ne peut que constater la flagrante disproportion entre le béton et la verdure.



Le manque de logements ou encore la tendance galopante d'ouvrir des centres commerciaux justifient-ils l'envahissement du béton dans notre environnement ? L'avancée du béton est-elle inévitable ? En guise de réponse, j'aimerais évoquer l'exemple du jardin du quartier de Kuzguncuk, à Istanbul. Il y a environ dix ans, un très grand terrain vague se trouvait en plein centre de ce quartier. Les habitants de Kuzguncuk se sont battus pour qu'il ne soit pas vendu et pour qu'il ne soit pas remplacé par un hôtel ou un centre commercial. Aujourd'hui, ce terrain a été transformé en un jardin géré par les habitants et la mairie.

C'est difficile de lutter contre l'envahissement du béton, mais cela est nécessaire. L'avenir de notre planète en dépend.

Les sources d'inspirations

Je revois l'arbre devant le bâtiment de la Corderie Royale, au cœur de l'Arsenal

maritime de Rochefort. D'une allure magnifique et rassurante, il se dresse majestueusement dans la cour, symbolisant une force tranquille et verte bien entendu. À Giverny, dans les jardins de Claude Monet, l'un des fondateurs de l'impressionnisme, les saules pleureurs ornent admirablement le bassin de nénuphars. Ces arbres extraordinaires aux branches souples et infléchies vers le sol entourent et protègent les nénuphars, source d'inspiration des *Nymphéas* de Monet, symbolisant ainsi la sérénité.

Au sein de l'Atelier des Lumières à Paris, je suis entourée des fleurs et des arbres peints par Vincent Van Gogh. Entre les iris, les branches fleuries d'amandier, les cyprès, les champs de blé ou de fleurs de Hollande, défilent autour de moi les paysages peints par l'artiste, des plus sombres aux plus ensoleillés. Cette immersion dans les toiles du peintre hollandais a été rendue possible grâce à une exposition numérique d'un nouveau genre, intitulée « Van Gogh, La nuit étoilée ».

Et enfin la maison de Balzac. C'est ici que l'écrivain a passé les dernières années de sa vie, mais surtout c'est dans ce pavillon des coteaux de Passy que Balzac a eu l'inspiration et a rédigé *La Comédie humaine*. L'intérieur de la maison verte est impressionnant, elle est entourée par un petit jardin où l'on peut voir un drapeau rouge flotter. Et, à bien y regarder, on reconnaît finalement le drapeau de l'ambassade de Turquie à Paris qui se trouve juste derrière la maison de Balzac en contre bas.



Je termine mon édito sur l'île de Marmara, connue pour ses chênes, symboles de puissance et de pérennité. Cet été, un incendie a ravagé un large territoire de forêt de chênes dans les hauteurs. En arrivant sur l'île, on découvre alors la montagne noircie à la place des nuances de vert des chênes. Un tableau bien désolant. Quelques jours plus tard, les journaux nous apprennent une bien triste nouvelle : un gigantesque feu a démarré dans cinq différentes zones d'Izmir et a ravagé 500 hectares. Face à ce désastre, on parle d'un projet de la mairie de la ville qui prévoit de planter un million d'arbres. Croisons les doigts pour qu'il se réalise.



Bülent Akarcalı revient sur les relations entre la Turquie et la Belgique

Aujourd'hui la Turquie a eu l'honneur de s'entretenir avec M. Bülent Akarcalı afin d'évoquer les relations entre la Turquie et la Belgique. Qui de mieux que ce protagoniste des relations turco-belges pour nous en parler ? Du fait de son parcours universitaire à Bruxelles, mais aussi en raison de ses très nombreuses fonctions — membre du Conseil de l'Europe, membre du Parlement européen, président du parti politique turc ANAP, ministre de la Santé, ministre du Tourisme, Président de la commission parlementaire mixte du Parlement européen, ou encore membre de la commission des droits de l'Homme du Parlement Européen —, et de son mariage avec une citoyenne belge, les relations turco-belges ne peuvent pas être mieux incarnées que par son parcours.

Pouvez-vous nous parler des relations entre la Turquie et la Belgique ?

Ces relations, qui ont commencé avec l'Empire ottoman, se sont développées rapidement. La Belgique étant alors un pays très récent (création en 1830) et le prince Léopold II, qui comptait beaucoup sur le commerce, s'est rendu en personne à Istanbul afin de négocier l'île de Chypre au Sultan, sans succès.

Avant la Première Guerre mondiale, la Belgique investissait d'importants montants dans l'Empire, de telles sortes que plus de 15 000 Belges y résidaient. La plupart étaient naturellement des hommes d'affaires exploitant essentiellement la pierre et les forêts qui longeaient le Bosphore.

C'est avec l'avènement de la République que les relations se sont institutionnalisées, mais à partir des années 1990, les relations se sont dégradées entre les deux pays, notamment en raison du conflit avec le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan, une organisation terroriste pour la Turquie, l'Union européenne et les États-Unis).

Toutefois, les relations sont restées satisfaisantes pendant un certain temps, puisqu'il existe dans les deux pays des

communautés turques et belges très importantes. La communauté turque en Belgique est d'ailleurs totalement intégrée et très respectueuse.

Que pensez-vous des relations entre la Turquie et les pays francophones de l'Union européenne ?

Nous aimerions qu'il y ait de meilleures relations entre la Turquie et la francophonie, mais le problème est le suivant : En Turquie, il y a une forte communauté francophone avec en particulier une proposition éducative très élitiste, avec la présence de collèges et lycées francophones. Il y a également une grande université française : Galatasaray. Cette dernière institution est si importante que la Belgique a apporté son aide pour reconstruire l'étage qui avait brûlé à la suite d'un terrible incendie.

Ainsi, la communauté francophone turque sait très bien ce qui se passe dans le pays. En revanche, cela ne va pas de soi en Belgique ou en France. Dans ces deux pays européens, ils sont trop peu nombreux à connaître suffisamment la Turquie et presque personne n'est en mesure de comprendre la langue turque. Dès lors, toutes informations qui arrivent à leurs oreilles sont biaisées.

Je l'ai d'ailleurs constaté lorsque j'exerçais mes fonctions de coprésident de la commission mixte entre la Turquie et le Parlement européen au sein du Conseil de l'Europe, et surtout lorsque j'ai travaillé pour la commission la plus sensible du monde : la Commission des droits de l'Homme du Parlement.

L'ignorance sur la Turquie pousse même certaines personnes à la comparer à d'autres pays qui n'ont en substance rien à voir, à l'image des pays maghrébins. Aussi, cette ignorance se traduit par un délaissement des missions de politiques étrangères en Turquie, elles sont quasi inexistantes et quand il y en a une c'est très superficiel. Les politiques n'écoutent plus, n'étudient plus, ne cherchent plus à comprendre la Turquie ; ils ne voient et n'entendent que ce qui les arrange.

D'après ce que vous dites, on a le sentiment que les relations turco-belges, et plus largement les relations entre la Turquie et les pays francophones, sont unilatérales. Pourtant, ces pays sont les plus importants investisseurs en Turquie. Comment expliquez-vous un tel décalage entre le discours politique et l'action économique ?

En effet, il n'y a pas une seule société européenne qui ne soit pas impliquée économiquement en Turquie, et pour cause, la Turquie est un marché stratégique pour ces groupes. Mais j'ai le sentiment que les politiciens de ces pays sont submergés par les problèmes que peut représenter la Turquie, et ils estiment qu'entretenir des relations cordiales avec Ankara et les afficher reviendrait à nier ces préjugés.

Quelles relations entretenez-vous avec la Belgique ?

J'ai des relations très fortes et très particulières avec la Belgique. Ce pays m'a accueilli chaleureusement, et j'en suis très reconnaissant. De plus, les missions diplomatiques que j'ai pu y mener m'ont permis d'obtenir la double nationalité. Enfin, je n'aurais jamais rêvé de plus grand symbole de respect que de recevoir la décoration de l'ordre de Léopold II.

Que souhaiteriez-vous aux relations turco-belges et plus largement aux relations entre la Turquie et les pays francophones ?

J'aimerais qu'ils se souviennent de cet héritage historique qu'ont pu constituer leurs relations. C'est primordial pour le futur.

* Propos recueillis par Alexandre Gassier



La pâtisserie Inci : un lieu hors-pair de la gourmandise turque

À Istanbul, vous trouverez un énorme choix de pâtisseries pour vous approvisionner en gourmandises sucrées ou salées, encore faut-il tous les connaître. La pâtisserie Inci ou Inci Pastanesi fait partie de ces petites enseignes dont la vitrine suffit à aiguïser notre appétit et où l'on se rend pour déguster des valeurs sûres sans n'être jamais déçu. Un établissement de confiance où sont confectionnés et sublimes les classiques de la pâtisserie turque.



Depuis plus de cinquante ans, Tevfik Kaba, le gérant, pilote l'endroit sans répit. Malgré qu'il soit un personnage difficile à interviewer, il a accepté de raconter brièvement à *Aujourd'hui la Turquie* l'ascension de cette enseigne située sur la célèbre rue de Bahariye, à Kadıköy. L'endroit a d'abord existé sous le nom d'Akar. À l'époque, c'est le frère aîné de Tevfik Kaba qui s'en occupait. Akar devient Inci en 1968, et depuis Tevfik Kaba gère l'enseigne seul. Ce nom qui signifie « perle » en turc lui a été proposé par un ami juif, confie-t-il.



Quand on lui demande le secret de son succès, il répond tout simplement que c'est le travail : « La réussite n'était pas une finalité, mais c'est le fruit d'un travail acharné et d'un peu de chance ». C'est un véritable perfectionniste et un bourreau de travail : « Je travaille tout le temps, je n'ai pas d'autres loisirs que de m'investir dans cette pâtisserie », ajoute-t-il.

L'honnêteté et la transparence sont les valeurs sûres de cette enseigne. En effet, juste à côté du point de vente, les fourneaux sont constamment en marche dans un atelier ouvert aux yeux de tous. Les clients peuvent même y jeter un œil et témoigner de la propreté des lieux.



Il n'est donc pas difficile de fidéliser la clientèle, notamment avec la grande variété de pâtisseries que vous y trouvez.

Les spécialités de la pâtisserie Inci sont les gâteaux secs appelés *kurabiye*, que l'on trouve déclinés sous une variété de goûts et de formes, sucrés ou salés. Très parfumés et agréablement gourmands, ces délices sont incontournables à l'heure du thé, si important pour les Turcs. Vous y retrouvez également des *simits* (des sortes de bagels turcs), enrobés de sésames, au fromage ou naturels, mais surtout indispensables au petit-déjeuner. Leurs gâteaux au chocolat et éclairs sont à tester absolument.

« Finalement, mon travail consiste seulement à façonner les ingrédients qui sont une bénédiction de dieu », souligne Tevfik Kaba pour terminer l'interview en nous offrant des petites douceurs pour la route.

* Eda Özdemir

Les « anti-Brexit » au Royaume-Uni : un courant sous toutes ses formes

Alors que le feuilleton du Brexit n'en finit plus de se compliquer, comment s'organisent les courants anti-Brexit ? Les contestations nées du résultat du référendum de juin 2016 prennent toutes les formes, allant de coups de buzz éphémères à la création de partis politiques. Toutefois, elles partagent toutes la même détermination de s'opposer à la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne (UE).

Le 8 février, Victoria Bateman, professeure à l'université de Cambridge, est invitée sur le plateau de BBC Radio 4 pour parler du Brexit. En direct, l'économiste enlève soudainement son manteau et se retrouve entièrement nue, arborant sur sa poitrine le slogan qu'elle scande depuis près de deux ans et demi maintenant : *brexit leaves Britain naked* (« le Brexit laissera la Grande-Bretagne nue »). L'image fait le buzz et se diffuse aussitôt à la télévision et sur les réseaux sociaux. Le 12 février, elle récidive dans l'émission Good Morning Britain sur la chaîne ITV. Dans une interview donnée (nue) au *Guardian*, elle explique que le divorce avec Bruxelles laisserait le Royaume-Uni « à nu ». Elle défend sa démarche par le fait que le buzz a comme avantage de faire parler, de provoquer les débats et les discussions, aussi bien dans les médias qu'à la maison.



Elle reçoit rapidement le soutien de Rachel Johnson, activiste anti-Brexit et sœur de l'ancien ministre britannique des Affaires étrangères, le *hard-brexit* Boris Johnson. Le 14 février, sur Sky News, cette dernière enlève sa veste de-

vant un plateau pris de court. « *Je sais combien il est difficile de se faire entendre sur la question du Brexit aujourd'hui [...] En solidarité avec le professeur Bateman, j'ai décidé de suivre son geste, chaque fois que nous déciderons de parler du Brexit, pour être sûre que l'on fera attention à mon propos* », explique-t-elle.

Ces actes entraînent logiquement des réactions partagées, entre leurs partisans, et ceux qui estiment que des sujets aussi sérieux ne peuvent être traités à coup de buzz. Toutefois, l'intervention de Rachel Johnson est importante lorsqu'elle souligne qu'il est compliqué d'élever sa voix sur la question du Brexit. Il est alors peu surprenant que certains militants anti-Brexit aient recours à des moyens tapageurs pour transmettre leur discours. Victoria Bateman est un exemple parmi d'autres.

Le 10 mars, un groupe pro-européen mettait ainsi en scène un banquet partagé par une dizaine de chiens, déguisés aux couleurs de l'UE. Sur la table, installée devant le Parlement britannique, plusieurs boîtes de conserve sur lesquelles on peut lire « *brexit dog's dinner* ». Si l'utilisation de chiens relevait de véritables revendications concernant le sort des vétérinaires et des coûts de soin des animaux de compagnie à l'issue du Brexit, on remarque cette même démarche de sensibilisation du public par la médiation d'un événement original et décalé.

Le cas de Steve Bray est un autre exemple. Depuis le référendum de juin 2016, ce Gallois, désormais surnommé « *monsieur stop Brexit* » dans la presse, campe chaque semaine, du lundi au jeudi, devant le Parlement européen pour protester contre le résultat du vote. Affublé d'un chapeau bleu sur la tête et d'un drapeau européen sur les épaules, le mi-

litant, qui a petit à petit fidélisé un noyau d'une dizaine de soutiens, scande divers slogans au travers de son porte-voix. Parmi ses préférés, on retrouve « *stop Brexit !* » ou encore « *on se réveille, Jeremy Corbyn !* » (en référence au chef de l'opposition au Parlement britannique).

Cependant, derrière une campagne de sensibilisation plutôt tape-à-l'œil se cache une organisation, baptisée « *mouvement européen de désobéissance* » (sodem). Financé grâce à des campagnes de levée de fonds, le mouvement dénonce une « *consultation biaisée* », faite « *sur la base de faux postulats* », et réclame la tenue d'un second référendum.

Cette dernière revendication est partagée par la plupart des organisations anti-Brexit qui elles tentent d'agir sur le fond plutôt que via des coups de communication. On en répertorie plusieurs qui se différencient moins par leurs revendications que par leur composition et leurs moyens d'action. La plus populaire est sûrement *People's vote*, créée en août 2018. Regroupant plus de 20,000 militants et un million de suiveurs sur les réseaux sociaux, l'organisation s'est fait connaître en organisant le 20 octobre 2018 la « *plus grande manifestation anti-Brexit* » (environ 500,000 personnes) dont la revendication principale était l'organisation d'un second référendum. Récemment, elle a également commandé un sondage selon lequel 54 % de la population britannique souhaite désormais rester dans l'UE.

La revendication d'un second référendum est partagée par l'ensemble des huit mouvements pro-européens qui se sont réunis sous l'égide du *Grassroots Coordinating Group* (GCG) établi en février 2018. *Best for Britain* est l'une de ces organisa-



tions. Cette dernière a été projetée sur le devant de la scène par le don de 500,000 livres reçu de la part de George Soros, milliardaire philanthrope farouchement opposé au Brexit. Le GCG coordonne également les actions du groupe *Our future, our choice*, axé sur la jeunesse. L'un de ses créateurs, Femi Oluwole, fait en effet le tour des universités britanniques afin de mobiliser les étudiants.

Les organisations pro-européennes de jeunes sont nombreuses. Les jeunes ont voté majoritairement pour le maintien du Royaume-Uni au sein de l'UE, et ont donc l'impression de se faire voler leur avenir par une génération de *brexiters* qui se fait déjà vieillissante. Parmi ces mouvements de jeunesse, on retrouve *My life my say*, fondée en 2013, soit avant le Brexit, mais qui à partir de 2016 s'est concentré sur la représentation des jeunes dans le cadre des négociations sur le Brexit. En 2017, l'organisation a établi le groupe *Better brexit for young people*, chargé d'une mission de lobbying auprès des parlementaires britanniques afin d'incorporer la voix des jeunes dans les débats. Leurs objectifs s'alignent avec ceux de *Youth European Movement* (YEM UK), qui est la version britannique des *Young European Federalists*. Cette organisation, qui ne recrute que des jeunes de moins de 35 ans, œuvre également à maintenir le Royaume-Uni dans l'UE. Selon eux, « *ce n'est pas seulement que le Brexit est mauvais pour le Royaume-Uni, c'est surtout que l'UE est bon pour le Royaume-Uni* ».

* Arthur Didier Deren

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

Un descendant ottoman au 10 Downing Street

(Suite de la page 1)

L'ancêtre de Boris Johnson, opposant aux Jeunes Turcs dans un empire sur le point de s'effondrer, fini par s'exiler en 1909 en Grande-Bretagne où il épousera sa première femme (il se maria, après le décès en couche de son épouse, à Sabiha Hanım, une Turque qui était la fille d'un important Pacha ottoman), Winifred Brun, un anglo-suisse fille d'une certaine Margaret Johnson. C'est de cette union qu'est né en Angleterre Osman Wilfred Kemal, qui n'est autre que le grand-père paternel de Boris Johnson, mais qui prit le patronyme de Johnson, le nom de jeune fille de l'épouse d'Ali Kemal, pour éviter des réactions éventuellement hostiles du fait de l'alliance entre l'Empire ottoman et l'Allemagne lors de la Grande Guerre. Ali Kemal finira par rentrer à Istanbul en 1912 où il s'oppose au nouveau pouvoir, préférant imaginer un protectorat britannique pour son pays. Celui qui s'opposa à la lutte de libération (1919-1923) menée par le fondateur de la

République turque, Mustafa Kemal Atatürk, fut kidnappé en novembre 1922 avant d'être lynché à mort par une foule qui était selon toute vraisemblance à la solde d'un général qui participait à la création de la République de Turquie, Noureddine Pacha. Certes les racines de Boris Johnson le lient à la Turquie – tout comme à de nombreux autres pays au vu des liens de parenté qui l'unissent avec la majorité des familles royales d'Europe —, mais il semble que l'on ait vite oublié l'héritage controversé d'Ali Kemal, et surtout le fait que « *Boris le Turc* », comme l'a qualifié la presse en Turquie, n'a pas toujours été un grand fan de ce pays.

Durant la campagne du « *leave* », Boris Johnson s'est opposé avec virulence et à plusieurs reprises à une éventuelle adhésion de la Turquie à l'UE, promettant à ses concitoyens que « *80 millions de Turcs envahiraient le pays* » en cas d'entrée de la Turquie dans une organisation régionale que les Britanniques n'auraient

pas quittée. Si cela répondait à des enjeux de politique domestique, la « *fake news* » n'en est pas moins révélatrice tout comme ses propos virulents à l'égard de la religion musulmane et ses moqueries quant aux femmes portant la burqa. Que penser alors de sa déclaration, à la suite du référendum, sur un éventuel « *méga accord de libre-échange* » avec la Turquie ? Que retenir de sa visite officielle en Turquie, en septembre 2016, où le politicien devenu ministre des Affaires étrangères a promis de soutenir et d'aider la Turquie dans son projet d'intégration à l'UE que son pays s'appête lui-même à quitter ? Boris Johnson ne semble pas avoir peur de la contradiction, voire des retournements de veste, et à se montrer amnésique si cela sert ses intérêts. Pourtant, au lendemain de sa prise de fonction de Premier ministre, l'espoir d'un renouveau dans les relations turco-britanniques s'est élevé en Turquie. Les médias se réjouissaient de son arrivée

au pouvoir et se précipitaient à Çankırı, tandis qu'Ankara félicitait le « *produit du terroir* » arrivé au 10 Downing Street, soulignait la relation stratégique entre les deux États et exprimait son souhait que les relations bilatérales se développent dans tous les domaines. Sommes-nous face à un vœu pieux ? Difficile à dire quand nous évoquons un homme dont il faut s'armer de courage pour le prendre au sérieux. Il faudra attendre pour connaître l'impact de la prise de pouvoir d'un descendant ottoman en Angleterre sur les relations turco-britanniques, mais, pour le moment, la faible majorité dont ce dernier dispose et la date fatidique du 31 octobre approchant, M. Johnson aura peu l'occasion de jeter un œil sur ses terres ancestrales.

* Camille Saulas





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Cet été, j'ai passé un peu plus de temps en France. Pendant mon séjour, j'ai lu *Vers d'Autres Rives* (Éditions de l'Aube), de Dany Laferrière de l'Académie française. C'est le deuxième livre de cet écrivain qui a déjà publié 31 livres que je lis en un an. Ce sont deux autobiographies qui sont pensées très intelligemment.

Dans ces deux livres, on retrouve ses dessins illustrant son propre manuscrit. Désormais, je comprends mieux pourquoi il écrit que chaque Haïtien sait dessiner. En lisant son dernier livre, j'ai découvert de grands peintres haïtiens et leurs ateliers. C'est le cas de Préfète Duffaut, de Philomé Obin, de Robert Saint-Brice, de Tiga, ou encore de Maud Robart, de Jean-René Jérôme et de Castera Basile, pour n'en citer que quelques-uns.

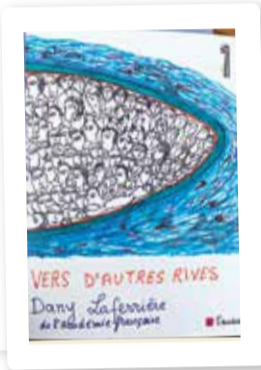
« Un jour, je suis entré dans un tableau et je m'y suis perdu. Un voyage vers

Danny Laferrière de l'Académie française

d'autres rives », écrivait Dany Laferrière. Mais j'ai envie de détourner sa phrase en disant : « Un jour je suis tombé sur un livre de Dany Laferrière et je m'y suis perdu ».

Cela faisait un peu plus d'un an que j'avais lu son premier livre dans cette catégorie : *Autoportrait de Paris avec chat* (Éditions Grasset).

« J'ai toujours rêvé d'une biographie qui exclurait les dates et les lieux pour ne tenir compte que des émotions ou des sensations même fugaces. La première fois que j'ai vu une libellule. La fois que je suis entré dans la mer en ignorant qu'il fallait savoir nager. La fois que j'ai assisté à l'exécution d'un prisonnier politique près du cimetière de Port-au-Prince. Le dernier regard de ma mère en me voyant partir en exil. Ma première promenade dans la cour de l'Académie. Et toutes les fois que j'ai regardé un ciel étoilé en espérant trouver la Nina Es-trellita. »



D'après les dernières nouvelles, on sait que l'académicien sortira un nouveau livre le 12 novembre prochain dans le même genre et dans lequel il racontera cette fois sa « période Miami », au début des années 1990, après son premier séjour montréalais. On a eu le droit à un avant-goût de cette aventure dans *Vers d'autres Rives*.

« J'avais relu Baldwin dans l'avion. Il explique que tant qu'on est dans le sud des États-Unis un Noir ne doit jamais oublier qu'il est noir. Ce que j'avais oublié après 14 ans à Montréal. Pourquoi ? J'avais écrit un premier roman qui avait du succès et j'avais peur de devenir un écrivain célèbre avant d'être en écrivain. » Né à Port-au-Prince, il habitait avec sa mère et sa sœur dans un quartier populaire de Petit-Goâve. Il revient sur ses souvenirs durant tout le livre.

« J'habitais avec ma mère et ma sœur dans ce quartier populeux où une Buick neuve se garait chaque après-midi de-

vant la maison d'une jeune fille magnifique. J'étais toujours à la fenêtre à l'observer sur son balcon juste avant qu'elle descende pour partir à la plage ! »

Il ne se souvient pas de son père qui est parti en exil quand il avait quatre ans. Son éducation, il la doit surtout à sa grande mère Da. Il a été chroniqueur pour l'hebdomadaire *le Petit Samedi Soir* en faisant des portraits de peintres haïtiens.

Pour résumer, Dany Laferrière a finalement quitté Port-au-Prince à la suite de l'assassinat de son ami Gasner Raymond pour rejoindre Montréal en 1976 où sa vie n'a pas été facile jusqu'à ce qu'il devienne célèbre après avoir écrit son premier roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* en 1985.

Il est devenu immortel le 12 décembre 2013, en occupant le fauteuil du numéro deux, Hector Bianciotti.



Au cœur des « Swiss Days » avec le président de la Chambre de Commerce Suisse en Turquie

Ainsi, notre Chambre met à la disposition de ses membres une plateforme leur permettant d'être informés des développements notables en Suisse, que ce soit dans le domaine de l'éducation, des technologies, de la finance, de l'innovation ou du commerce. Notre Chambre organise régulièrement des conférences au sein desquelles des intervenants suisses et leurs homologues turcs échangent à propos des synergies qui peuvent être mises en place, contribuant ainsi au développement de la coopération économique entre les deux pays. Soucieux de faciliter les flux d'investissement et les relations commerciales, nous intervenons également régulièrement en tant que relais et pivot de communication entre nos membres et les autorités publiques en Suisse et en Turquie.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je suis avocat d'affaires associé au cabinet international Gide Loyrette Nouel et actif en Turquie depuis un peu plus de 15 ans. De parents d'origines turques, je suis né en Suisse dans le canton de Neuchâtel où j'ai accompli toute ma scolarité et débuté mon parcours professionnel. Souhaitant mettre à profit mon bagage multiculturel, je me suis établi à Istanbul en 2004 et assiste depuis les entrepreneurs turcs dans le cadre de leurs ouvertures à l'international ainsi que des investisseurs de nationalités diverses dans le cadre de leurs projets en Turquie, avec une spécialisation dans le domaine des fusions-acquisitions. C'est dans ce contexte que je suis devenu membre de la Chambre de Commerce Suisse en Tur-

quie en 2005. J'y ai œuvré en tant que membre du conseil d'administration à partir de 2012, et en assure la présidence depuis 2016.

Du 20 au 22 septembre seront organisés les Swiss Days à Istanbul. Quel est l'objectif de cet événement ? Quelles sont les attentes de la CCI par rapport aux Swiss Days ?

Malgré la place importante que tient la Suisse en tant qu'investisseur et partenaire commercial, elle reste un pays relativement peu connu du grand public en Turquie. Nous avons donc souhaité organiser un événement 100 % Swiss Made, permettant de faire découvrir aux riverains de la municipalité de Şişli et plus largement aux habitants de la ville d'Istanbul les différentes facettes de la Suisse.

Dans le cadre de cet événement, nous

avons pour objectif de présenter l'excellente réputation de la Suisse dans des domaines variés, tels que l'innovation et les technologies, l'ingénierie, l'éducation, l'hôtellerie, l'alimentaire et l'agriculture, sans oublier évidemment l'horlogerie et la chocolaterie. Ces différents secteurs seront représentés par les membres de la Chambre de Commerce Suisse en Turquie qui auront la possibilité de présenter leurs activités dans des formats divers (stands, séminaires, expositions, etc.).

Pouvez-vous nous parler davantage du programme et du déroulement des Swiss Days ? Quels seront les moments forts de cet événement ?

Le premier point à souligner est probablement le lieu dans lequel les *Swiss Days* seront organisées. Il s'agit en effet du Yapı Kredi Bomontiada, situé sur le site historique de la première brasserie industrielle de l'Empire ottoman créée à la fin du XIX^e siècle par les Bomonti, une famille d'origine suisse.

Nous avons prévu un programme s'étalant sur quatre jours, inauguré par une soirée de gala privée qui aura lieu le jeudi 19 septembre et à laquelle diverses personnalités du monde des arts et des affaires seront conviées. Les festivités seront officiellement lancées le lendemain matin par le traditionnel « Swiss-Turkish Economic Forum » que notre Chambre organise chaque année depuis plus de 15 ans. Cette année, le thème abordé sera l'intelligence artificielle et sa capacité à soutenir les objectifs de développement durable. Nous aurons le plaisir d'accueillir à cette occasion d'imminents intervenants suisses et turcs spécialisés dans ce

domaine qui nous apporteront un éclairage sur la mise en œuvre possible des nouvelles technologies au profit du développement durable.

En parallèle au Forum, le site du Yapı Kredi Bomontiada sera également accessible au public du vendredi au dimanche dès 10 h 30. Pendant ces trois jours, les visiteurs des *Swiss Days* auront la possibilité de se plonger dans un cadre suisse et alpin, grâce à une quinzaine de marques présentes sur la zone open air du site, des points de restauration, de multiples workshops et conférences, des expositions, des diffusions de films et des activités ludiques et artistiques à l'attention des enfants, tout cela harmonieusement accompagné par la musique de Radio Rundfunk & Radio 19 qui sera diffusée jusque tard dans la nuit.

Dans le cadre des Swiss Days quel est le rôle et la contribution de la CCI ?

La Chambre de Commerce Suisse en Turquie a l'honneur d'être l'un des co-organisateurs de cet événement, aux côtés de Switzerland Global Enterprise / Swiss Business Hub Turkey et du Consulat général de Suisse en Turquie avec lesquels nous menons une coopération étroite depuis plusieurs mois pour l'organisation des *Swiss Days*. Grâce à une participation active et un intérêt très fort de la part de nos membres pour cet événement, notre Chambre espère avoir le privilège de contribuer à une meilleure connaissance des atouts non seulement économiques mais également culturels, artistiques, éducatifs et gastronomiques que la Suisse peut faire valoir.

* Propos recueillis par Mireille Sadège





Eren M. Paykal

Finies les douceurs estivales et les journées passées au bord de la mer à Burhanıye, Cunda, ou encore Bodrum. Bien que le monde des affaires ne cesse de travailler, le mois de septembre semble être plus enclin à une reprise accélérée de l'économie. Je vais donc donner quelques brèves informations sur les derniers développements survenus dans l'économie turque.

Les compagnies turques de vente au détail ont poursuivi leurs entrées en terres étrangères.

En effet, les compagnies de vente au détail ont doublé le nombre de leurs magasins établis à l'étranger durant les trois dernières années. Par conséquent, les marques turques ont ouvert 4.396 magasins et 12.884 points de vente dans 125 pays du monde. Le secteur, réuni sous le toit de l'Association des Marques Unies (Birleşmiş Markalar Derneği - BMD), a pour objectif d'atteindre 5.000 magasins à la fin de l'année. Les marques qui réalisent en moyenne deux ouvertures de magasins par jour étaient en activités avec 2.500 magasins en 2016.

Bientôt la rentrée

Les membres du BMD ont inauguré 650 magasins en 2017 et 850 en 2018.

Le principal pays à accueillir des magasins turcs est la Fédération de Russie avec 636 officines. Elle est suivie par le Kazakhstan (320 magasins), l'Arabie saoudite (294 magasins), la Roumanie (219 magasins) et l'Iraq (213 magasins). Les autres pays dans le Top 10 sont l'Ukraine, l'Azerbaïdjan, l'Iran, le Maroc et la République turque de Chypre du Nord (RTCN). 55 % des magasins sont installés dans ces dix premiers pays.

Reprise de la confiance

Selon les dernières données statistiques, on constate une reprise de confiance envers le marché turc. Les investissements directs étrangers (IDE) ont augmenté de 13 % l'année dernière pour atteindre les 13 milliards d'USD. Cette croissance est aussi constatée dans le premier quart de 2019 avec des IDE s'élevant à 2,7 milliards d'USD, contre 2,3 milliards d'USD pour la même période en 2018.

Les nouvelles réformes adoptées, les incitations destinées aux investisseurs étrangers, les régulations visant à améliorer le climat des investissements, les mesures pour diminuer la bureaucratie,

les zones pour le développement technologique et les zones industrielles spéciales, mais aussi les efforts consacrés à la recherche et au développement et l'octroi facilité de la citoyenneté turque ont été des facteurs clés dans ce regain de confiance.

Quant aux investisseurs, 65 % proviennent d'Europe, 27 % d'Asie, 7,4 % d'Amérique et 0,6 % d'Afrique.

La liste des principaux pays investisseurs en Turquie

Pays	IDE (en millions d'USD)	Pourcentage (%)
Pays-Bas	833	13
Azerbaïdjan	516	7,9
Italie	509	7,8
Australie	465	7,1
États-Unis	446	6,8
Royaume-Uni	409	6,2
Allemagne	349	5,3
Luxembourg	329	5
France	293	4,5
Taiwan	246	3,7

Hausse du tourisme

Selon les données de l'Organisation Mondiale du Tourisme des Nations-



Unies (UNWTO), la Turquie est placée à la sixième place mondiale dans le classement des arrivées internationales touristiques en 2017 avec 39,9 millions de visiteurs. En 2018, ce chiffre a atteint les 46 millions de visiteurs.

Quant à Istanbul, la ville-empire a battu le record de ces cinq dernières années avec 5,5 millions de touristes. Les Allemands sont les plus nombreux à visiter Istanbul.

L'année 2019 a aussi vu le retour des navires de croisière dans les ports turcs. 50 navires ont déjà effectué leurs réservations pour accoster dans le nouveau port de Galataport, dont l'inauguration est prévue pour mars 2020.



Derya Adigüzel

Pourquoi les réunions prennent-elles tant de temps ? Nécessaires ou non, les réunions sont cruciales pour la finalisation des accords commerciaux, mais il existe trois types différents de *meetings*.

Les réunions d'information ont lieu lorsque les participants doivent être informés de quelque chose. Lors de ce type de réunion, vous devez informer les personnes présentes de l'ordre du jour, de sorte que la réunion soit aussi efficace que possible. Les réunions de discussion ont quant à elles généralement pour but de donner des idées ou des orientations, mais aussi de recevoir des rétroactions. Si la discussion est l'idée

Réunions effectives

principale de ce type de réunion, il est préférable d'éviter les conflits entre les participants. Enfin, lors des réunions sur les autorisations, une partie propose quelque chose dans l'attente que son ou ses interlocuteurs confirme(nt) ou non. Souvent, ce qui rend les réunions frustrantes est le fait de ne pas savoir quel est le type de *meeting* auquel l'on est convié. Voici quelques conseils pour faciliter les choses.

Tout d'abord, vous devez planifier votre réunion de façon à ce qu'elle soit la plus courte possible, mais sans perdre l'efficacité et la valeur du résultat final. Il est d'autant plus logique de limiter la durée des réunions que des études montrent que la capacité d'attention moyenne d'une personne est comprise entre dix et vingt minutes. Il est important de voir les signes qui impliquent qu'il est temps de penser à terminer la réunion. Vous devez mettre fin à celle-ci avant que les participants ne se lassent.

Vous pouvez enrichir la réunion en posant les bonnes questions. Des questions de compréhension ou qui consistent à soutenir une idée peuvent être une bonne idée. Par exemple, vous pouvez demander si tout le monde est à la même page à propos d'un problème. Vous pouvez également poser des ques-

tions qui vous permettront d'analyser les connaissances des participants.

La technologie n'est pas toujours votre alliée. Interdisez les smartphones lors des réunions. Pensez à mettre des cahiers et des stylos devant chaque participant et laissez-les prendre leurs propres notes.

Présenter des idées pendant les réunions est une très bonne chose et c'est tout aussi important. Par conséquent, au lieu d'avancer toutes vos idées en même temps, il est toujours préférable d'exprimer qu'une partie de vos suggestions et de les évoquer une par une afin de les rendre facilement intelligibles.





Dr. Anooshirvan Miandji

Docteur en histoire et philosophie des sciences

La majorité des bonnes théories sur les méthodes scientifiques ont été présentées au XX^e siècle par Popper, ou encore Kuhn. Mais l'une des théories qui méritent notre attention remonte à plus de six siècles. C'est de cette dernière dont je vais parler brièvement.

William of Ockham (1287-1347) était l'un des philosophes médiévaux de la méthode scientifique. Il a beaucoup écrit sur des sujets relatifs à la science, à la logique, et à la relation entre la foi et la science. Ockham estime que la croyance est une affaire de foi plutôt que de raison. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il s'est excommunié, l'église étant officieusement opposée à la raison, à la science. Influencé par Aristote, Ockham avance l'idée que l'expérience et l'observation constituent la base d'arguments rationnels acceptables, soit de ce que nous appelons aujourd'hui la « méthode scientifique ».

Mais quelle a été sa contribution à la science ? Son célèbre principe de raisonnement scientifique, le **Rasoir d'Ockham**¹, fait valoir que « **les entités ne doivent pas être multipliées au-delà de ce qui est nécessaire** »². En d'autres termes, si moins d'entités sont suffisantes, il est inutile d'en ajouter.

Le principe du Rasoir d'Ockham fonctionne dans de nombreux cas ; un bon exemple est le texte tiré de *A Brief History of Time* (« Une brève histoire du temps ») de Stephen Hawking :

« ... Nous pouvons toujours imaginer qu'il existe une série de lois qui détermine complètement les événements pour un être surnaturel, qui pourrait observer l'état actuel de notre univers sans le perturber. Toutefois, de tels modèles de l'univers ne nous intéressent pas nous autres mortels. Il semble préférable d'utiliser le principe connu sous le nom de Rasoir d'Ockham et éliminer tous les

Le danger de la simplification excessive

effets de la théorie qui ne peuvent être observés. »

En 1748, David Hume écrivait qu'« *un homme sage [...] proportionne sa croyance aux preuves* » ; ce qui est lié à l'importance d'accorder de l'attention à combien l'expérience et l'observation sont importantes du point de vue épistémologique. Mais l'expérience et l'observation sont des terminologies discutables. Si nous devons quantifier l'expérience, alors nous devrions nous pencher sur l'expérimentateur, car l'expérience d'un expérimentateur non qualifié n'est pas valide. Il en est de même pour l'observation ou pour l'erreur d'observation d'un observateur. Même si l'observateur observe correctement (ethnographiquement), mais effectue des calculs en introduisant ensuite des préjugés et des erreurs, alors les résultats seront biaisés.

C'est vrai que quand nous travaillons avec moins de paramètres, nous avons moins de risques de commettre des erreurs ; lorsque le nombre d'indicateurs inutiles augmente, la seconde loi de la thermodynamique fonctionne.³

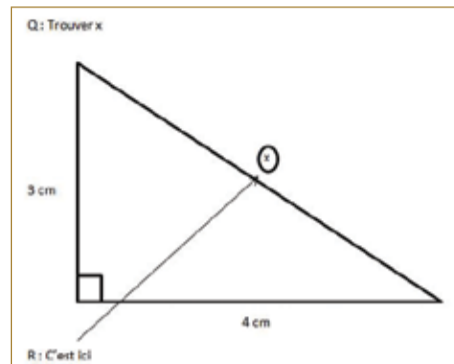
Ludwig Wittgenstein, dans la proposition 3.328 de son œuvre *Tractatus Logico-Philosophicus*, déclare en faveur du Rasoir d'Ockham : « *Si un signe n'a pas d'usage, il n'a pas de signification. C'est le sens du Rasoir d'Ockham* ». Mais qu'arrive-t-il si un signe insignifiant se transforme en un signe significatif ou si nous passons à côté d'un signe (caché) important ? Dans de telles situations, la théorie du cygne noir fonctionnera. Un petit paramètre négligé changera l'explication.

« Dans la nature, le rôle de l'infiniment petit est infiniment grand »

Louis Pasteur

Un exemple en contradiction avec le Rasoir d'Ockham est le paradoxe de l'âne de Buridan⁴. Il fait référence à une situation paradoxale dans laquelle un âne affamé et assoiffé est placé à

mi-chemin entre un seau contenant de l'avoine et un seau contenant de l'eau. Faute de pouvoir prendre une décision rationnelle – faut-il commencer par boire ou par manger ? –, l'âne meurt.⁵



Un exemple où la réponse simple n'est pas automatiquement correcte

Le Rasoir d'Ockham est un bon outil (ou un guide heuristique) pour « raser » les hypothèses inutiles ou dénuées de sens entre deux explications du même phénomène. Il nous aide à trouver de meilleures alternatives, mais pas à créer de nouvelles possibilités. Nous devons faire attention aux suppositions simples, naturelles, claires, ou au bon sens qui nous pousse au réductionnisme. L'être humain a tendance à trouver des règles générales pour généraliser les choses, le monde et l'univers ; dès lors, en dépensant moins d'énergie, il fera plus de choses. Si une supposition est acceptable par beaucoup de personnes simplement, car elle est simple, il y a le risque de tomber dans la « raison du peuple »⁶, un sophisme qui conclut que l'hypothèse ou la proposition est la bonne parce que la majorité du peuple le croit. C'est le risque majeur des postulats simplistes. Être simple et compréhensible pour la majorité des gens n'est pas suffisant pour être scientifique. Les gens aiment les choses simples, car ils les comprennent facilement. Mais, rendre simple ou compréhensible quelque chose n'est pas assez pour le rendre correct et utile ; pour que l'on puisse dire que

c'est vrai, il faut soumettre notre idée à des tests, la science a alors un pouvoir d'autocorrection exceptionnel. En attendant, la certitude absolue est impossible en science, et ce malgré le fait que fournir certaines réponses peut donner aux gens un sentiment de contrôle et de sécurité – et c'est ce qu'essaye de faire le plus souvent la pseudoscience. C'est pour cette raison que **la façon de penser** est plus importante que **quoi penser**. **Établir des liens corrects** entre les informations est aussi important que de trouver la bonne information. Sans **une bonne éducation scientifique soutenue par des outils de pensée critique**, nous ne serons pas en mesure d'utiliser correctement le Rasoir d'Ockham. L'utilité du Rasoir d'Ockham est néanmoins contestable. Nous devons donc prêter attention à la signification réelle du mot « simple » et à ce qui le distingue de la « simplicité ».

« La simplicité n'est pas une chose simple »

Charlie Chaplin

Traduit de l'anglais par Camille Saulas

Michael Bruce & Steven Barbone, *Just the Arguments: 100 of the Most Important Arguments in Western Philosophy*, 2011

Gareth Southwell, *50 Philosophy of Science Ideas You Really Need to Know*, 2013

Chris Chatham, *Why The Simplest Theory Is Never The Right One: Occam's Razor Has A Double Edge*, 2007

<http://scienceblogs.com/developingintelligence/2007/05/14/why-the-simplest-theory-is-alm/>

Josh Clark, *How Occam's Razor Works*, <http://science.howstuffworks.com/innovation/scientific-experiments/occams-razor.htm>

1- Le nom original est *Le principe de parcimonie*, mais Sir William Hamilton l'a appelé le Rasoir d'Ockham en 1852.

2- Lat. «...non sunt multiplicanda entia sine necessitate.»

3- L'entropie.

4- Le paradoxe est nommé d'après le philosophe français du XIV^e siècle Jean Buridan.

5- Des modèles similaires ont été illustrés par Aristote et Al Ghazali

6- *argumentum ad populum*



Prof. Dr. Nami Başer

L'année dernière, j'avais eu le plaisir d'évoquer dans ce journal le bonheur que m'avait octroyé mon séjour dans le petit et charmant village de Şirince où j'avais été invité pour donner des cours sur la philosophie française concernant l'esthétique. Il se trouve que je m'y rends de nouveau cette année. Au moment où vous lirez ces lignes, je serai en train soit de donner des cours, soit de me promener sous les arbres, soit de regarder un spectacle estudiantin dans un amphithéâtre. Cette fois, il ne s'agit pas de l'esthétique selon Rancière, mais de Heidegger et de la philosophie présocratique. Mais on dit de Heidegger que « La France est sa vraie patrie » puisque c'est là qu'il a été reçu avec enthousiasme et c'est en France qu'il a reçu ses meilleurs

Chaque été à Şirince

interprètes même s'il a été aussi violemment critiqué.

Du reste, je ne vais pas me limiter à sa philosophie. Je vais aussi essayer d'énumérer les raisons qui l'ont mené à un moment donné à épouser les principes du national-socialisme. Qu'un penseur de son envergure se soit trompé à ce point, mérite un commentaire, d'autant plus que les relations entre la politique et la pensée ont été aussi en Turquie le centre de débats parmi les intellectuels depuis l'Empire ottoman. Faut-il suivre l'État et en devenir un suiveur ou faut-il aussi avoir le courage de rompre avec les préceptes qui vous forcent à perdre votre identité ? Question ancienne, mais qui exige d'être toujours réactivée. Il y a eu aussi chez nous des intellectuels qui ont applaudi des gouvernements qu'ils ont critiqués par la suite. Parfois, le réveil

vient trop tard et le repentir est lourd de conséquences, comme justement dans le cas de Heidegger.

Mon deuxième sujet, les présocratiques, est plus amusant. Il y a ceux qui ont vécu au bord de la mer Égée comme Thalès, fondateur de l'école de Milet (Balat aujourd'hui), et Héraclite, fils d'aristocrate qui, en laissant à son frère son droit de devenir roi, a choisi la solitude des montagnes près d'Éphèse pour enseigner sa doctrine sur la nature des choses. Ce sont là des penseurs de l'Anatolie avec leur cortège de disciples. Depuis le philosophe néoplatonicien Proclus (né à Istanbul !), on dit qu'à cause de la proximité des mers agitées et des



fleuves perpétuellement en mouvement, ils s'intéressent à tout ce qui change et sont près du sensible. Et c'est toujours Proclus qui trouve qu'à leur opposé on est en présence d'intellectuels qui vivent sous le ciel implacable de Sicile et qui inventent l'abstraction ; l'être devient avec Parménide le sujet par excellence de la philosophie.

Je lis et je relis pour me préparer à ces journées à Şirince et je souhaite un brillant été à tous mes lecteurs.



Suphi Baykam

De la gare de Konya

aux finales européennes: İlyas Çanakçı

İlyas Çanakçı est né en 2001 à Konya. Athlète turc spécialisé des 400 m, il porte le maillot de Fenerbahçe à Istanbul depuis 2015 et celui de l'équipe nationale depuis 2016.

L'équipe nationale des jeunes d'U-20

s'est qualifiée pour les finales européennes en Suède dans la ville de Borås pour le relais 4x400. Les pays comme la République tchèque et l'Espagne étaient favoris pour la médaille d'or, mais



la Turquie a stupéfié ses rivaux avec la magnifique performance d'İlyas Çanakçı, particulièrement sur les derniers 50 m. İlyas Çanakçı partait cinquième, mais avec son dernier sprint il a réussi à dépasser ses adversaires italien, tchèque, espagnol et français.

Les précédents succès de l'athlète étaient un signal clair que de nouvelles performances exceptionnelles allaient suivre. Auparavant, İlyas Çanakçı avait réussi à battre le record des jeunes en 400 m en Turquie, encore une fois avec le maillot de Fenerbahçe.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier que la carrière d'İlyas Çanakçı a commencé à Konya et que, après la démolition du stade olympique, il a dû s'entraîner autour de la gare de Konya. Il est devenu un symbole d'espoir important pour le sport turc ainsi que pour les jeunes qui veulent croire en leur pays.

Connaissez-vous le plogging ?

Nouvelle tendance qui s'installe progressivement en France, le plogging est une pratique sportive qui nous vient tout droit de Suède. Contraction des mots « jogging » et « plocka upp », qui signifie « ramasser » en suédois, ce nouveau concept entend apporter une conscience écologique aux amateurs de course à pied. Plus qu'une simple sortie sportive, l'objectif des adeptes de la pratique est désormais d'allier effort physique et ramassage des déchets.

Face à l'impératif écologique, les nouvelles idées pour lutter contre le réchauffement climatique ne manquent pas. Celle-ci nous vient de Suède. Il s'agit de ramasser les déchets que les coureurs peuvent trouver sur le chemin de leur footing. Plutôt que de poster de simples selfies de leur sortie sur les réseaux sociaux, de plus en plus de joggeurs adeptes du plogging postent les déchets qu'ils ont ramassés.

Cette histoire est notamment celle d'un Français, Nicolas Lemonnier. Lassé de poster des selfies traditionnels sur les réseaux, il s'est mis à publier les photos des déchets qu'il ramassait lors de ses footings. Les réactions ont rapidement été nombreuses et positives. Il en a même créé un groupe Facebook qui a fini par regrouper plus d'un millier de personnes des quatre coins du monde. L'histoire ne s'est pas arrêtée là pour le jeune coureur. Intéressés par l'initiative, les collabora-



teurs de Facebook l'on contacté afin de réaliser un microfilm sur ce projet qui sera finalement posté par Mark Zuckerberg lui-même sur le réseau social. Depuis, Nicolas Lemonnier a lancé sa propre application, *Run Eco Team*, qui permet de comptabiliser les kilomètres parcourus et le nombre de déchets ramassés. L'application revendique aujourd'hui plus de 50 000 adeptes du plogging en France et permet aussi de travailler avec les municipalités afin de trouver des lieux de traitement des déchets.

En quelques mois, ce phénomène s'est répandu auprès de milliers de joggeurs désireux de prendre part au nettoyage de l'environnement qu'ils côtoient en courant. Cette nouvelle manière de faire du sport permet également de diversifier l'activité. En plus de courir, les ploggers se baissent, enjambent, sautent et soulèvent pour ramasser tout ce qu'ils trouvent, l'occasion de travailler le renforcement musculaire ludiquement et pour l'environnement.

Coureurs expérimentés ou joggeurs occasionnels, si vous cherchez une alternative à vos sorties à pieds, le plogging peut être une manière de donner un nouveau sens à votre activité sportive.

* Pierre-François Allart

Mode

Meliha Serbes



Sportif ? Métal ?

Punk ? Féminin ?

Cuir, coton, harmonie de paillettes. Agrafes, clous, épines, chaînes en métal, glands et élégance. Confortable et usé. Il existe beaucoup de mots pour décrire la marque d'Alexander Wang, mais la combinaison de ceux-ci la rend unique.

Nous devrions parler comme nous, pas comme les autres ! Le premier magasin de la marque, présentant une collection de vêtements pour hommes et femmes, qui fonctionne conformément à sa philosophie,



a ouvert ses portes à SoHo (NYC) en 2011. Seize magasins ont ouvert dans le monde entier.

Les prix des vêtements oscillent entre 100 € et 2.300 €.

En 2012, Wang a succédé à Nicolas Ghesquière à Balenciaga, où il a préparé en

2014 une collection avec H&M. Cette saison, la marque a lancé sa collection, préparée en collaboration avec Adidas.

Certaines célébrités adorent Alexander Wang. C'est le cas de Bella Hadid, de Kendall Jenner, de Rihanna, de Beyoncé, mais aussi d'Abbey Lee Kershaw, d'Alice Dellal, d'Anna Ewers, d'Zoe Lister-Jones, de Gisele Bündchen, de Nicki Minaj et de Lady Gaga !



Osman Tanburacı : La situation du football turc



Un manque de sous structures déplorable

« S'il y a bien une chose qui coûte terriblement cher au niveau du football turc, c'est le manque de centres de formation. En effet, à l'inverse du reste de l'Europe, la Turquie est le seul pays qui ne possède pas de centres de formation pour trouver, encadrer et former ses jeunes talents. Pourtant, le talent ce n'est pas ce qui manque au football turc, en revanche de la patience oui », explique cet ancien milieu offensif qui n'a rien perdu de sa combativité.

Ce dernier estime que c'est « lié au fait qu'en Turquie nos dirigeants ne connaissent rien au football, que ce soit les joueurs eux-mêmes ou les coaches, nous ne possédons aucun savoir-faire,

On ne présente plus M. Tanburacı en Turquie. Célèbre journaliste footballistique passionné, il a longtemps tenté de défendre les valeurs de ce sport à travers la télévision ou dernièrement à l'occasion de la sortie d'une compilation de livres retraçant l'histoire de son club de cœur, Galatasaray. Ce dernier nous a accordé une interview afin de discuter des enjeux dans les stades de foot et au-delà.

car nous n'avons jamais pris le temps de nous en constituer un ».

Une mentalité qui dessert le football turc

Osman Tanburacı nous confie par ailleurs que « les Turcs sont très impatients », ce qui se traduit par « l'endet-

tement gigantesque de tous les grands clubs, qui ne raisonnent qu'à court terme, dans le seul but de remporter, sur une année donnée, la coupe ».

Pour lui, le phénomène s'explique de la manière suivante : « en cas d'échec de la part des dirigeants, ces derniers sont automatiquement renvoyés ; dès lors, il est pour eux vital de remporter la coupe l'année de leur investiture au risque de perdre leurs emplois. Ainsi, on peut voir des transferts colossaux inexplicables avoir lieu durant le mercato, précisément pour garantir ses chances de remporter la coupe ».



* Alexandre Gassier

Célébration de la Fête du trône à Istanbul

Le 30 juillet, le Consulat général du Maroc célébrait à l'hôtel Hilton Bosphorus, à Istanbul, la Fête du trône, marquant le vingtième anniversaire de l'arrivée au pouvoir du roi du Maroc Mohammed VI en 1999.

La Fête du trône est célébrée chaque année pour commémorer l'intronisation du Roi Mohammed VI Ben al-Hassan le 30 juillet 1999. La célébration honore l'une des plus longues monarchies du monde, datant du XVII^e siècle. Elle permet de reconnaître l'autorité du roi en tant que chef d'État.

Le Consul général du Maroc à Istanbul, M'hamed Ifriquine, vêtu d'une tenue traditionnelle marocaine, a accueilli chaleureusement ses convives dans la salle de bal de l'hôtel Hilton Bosphorus. De nombreux expatriés, des dirigeants et des artistes étaient présents pour l'occasion. Après le lancement des hymnes turc et marocain, le Consul général a prononcé un discours évoquant la signification de

cette journée : « La Fête du trône fait référence à l'histoire et à l'identité marocaine ». Il a continué son allocution en soulignant les « parfaites relations turco-marocaines, qui restent inchangées ». Le discours a été suivi d'une vidéo promouvant le développement économique du pays.

Les convives étaient ensuite invités à savourer un buffet abondant mettant à l'honneur des plats marocains tels que le tajine, le couscous et de nombreuses pâtisseries plus savoureuses les unes que les autres accompagnées de thé à la menthe.



Pendant ce temps, au Maroc, Mohammed VI prononçait un discours à son peuple depuis son palais de Tétouan. Le roi s'est exprimé sur « la nouvelle étape » dans laquelle il souhaite faire rentrer le Maroc.

« Les dernières années ont révélé l'incapacité de notre modèle de développement à satisfaire les besoins croissants d'une partie de nos citoyens, à réduire les inégalités sociales et les disparités spatiales. C'est la raison pour laquelle nous avons appelé à sa réévaluation et à sa réactualisation », a-t-il déclaré.

« Plutôt que de s'inscrire dans une logique de rupture avec le passé, il s'agit de poser un nouveau jalon dans notre processus de développement », a ajouté le roi.



Célébrant son vingtième anniversaire d'accession au pouvoir, Mohammed VI a également rappelé sa légitimité politique cette année par son droit de grâce qui lui permet d'annuler ou de modifier une peine décidée par la justice. Cette année, 4 764 personnes ont été graciées par le roi.

* Eda Özdemir

Tunçer Ergünsü, un artisan turc fumeur de poisson

Au plein cœur de Beyoğlu, à une rue de la tumultueuse avenue Istiklal, il est encore possible de trouver, au milieu des attrape-touristes, des bars et des restaurants flambants neufs, quelques commerces authentiques, véritables témoins de l'histoire contemporaine d'Istanbul. Parmi eux, nous avons rencontré Tunçer Ergünsü, artisan fumeur de poisson depuis près de 70 ans, dans l'arrière-boutique de son commerce Tunç Balık, situé rue Dudu Odalrı.

Comment en êtes-vous arrivé à exercer cette profession ?

Je me suis spécialisé dans le poisson fumé à partir de 1961. À cette époque, Kumkapı était la plaque tournante du commerce de poisson. C'était le premier marché où les pêcheurs débattaient leurs marchandises. Au début, j'allais là-bas pour faire du commerce, mais je n'étais pas producteur. Un jour, j'ai rencontré un vieil Arménien qui faisait du poisson fumé. Il s'appelait Gabi. Il voulait transmettre son savoir-faire à la nouvelle génération, mais ses trois enfants étaient des filles, et c'était un métier pour les hommes. Il a donc proposé de m'apprendre les différentes techniques de fumage et de séchage du poisson. Il m'a donné rendez-vous à sa boutique dans l'après-midi. Je m'y suis rendu et nous avons travaillé ensemble. Il m'a montré comment fumer le poisson et la façon de le cuisiner en croûte de sel. Un après-midi a suffi ! C'est une technique assez facile.

Pourquoi vous êtes-vous installé ici ?

Je suis musulman, mais, à l'époque, mon métier n'était pas pratiqué par les musulmans. Il était réservé aux Grecs, aux Arméniens et aux juifs. Il y a 60 ans, cette rue était un grand marché de poisson, car c'est dans ce quartier que ces

minorités vivaient. Quand je suis arrivé, il y avait 22 poissonneries en tout, et j'ai été le dernier à m'installer, en 1962. Malgré cela, je savais que ça allait marcher puisqu'il y avait de la demande de la part de la population.

Quels sont vos principaux produits et clients ?

Les produits que nous vendons le plus sont le *Lakerda* et le saumon fumé. Mais nous proposons également du thon et du maquereau fumé, du çiroz (petits maquereaux séchés), de la poutargue (œufs de mulet), des œufs de poisson et du caviar. Nous travaillons avec des restaurants, comme *Imhos* qui nous achète du *Lakerda*, ou *Kıyı Balık* à qui l'on fournit du saumon fumé. Il nous arrive aussi de travailler avec des restaurants en dehors d'Istanbul. Mais notre clientèle se compose aussi de particuliers.

Décrivez-nous votre savoir-faire. Comment fait-on le meilleur poisson fumé ?

Ce n'est pas difficile, mais il faut beaucoup de pratique. J'ai fait des milliers

d'essais, j'ai jeté des kilos et des kilos de poisson avant de parvenir à ce résultat. Il y a deux éléments clés : le travail et

le choix du poisson. On n'utilise que les poissons de la mer Noire et de la mer de Marmara. Il faut aussi savoir que c'est un métier saisonnier. La période de production se limite à octobre et à novembre, car quand il commence à faire froid, les poissons gras (saumon, thon, maquereau, etc.) assimilent davantage d'huile, nécessaire au fumage. On essaie donc de préparer le maximum de poissons

à ce moment-là. Ensuite, on stocke tout au réfrigérateur. Si l'on épuise le stock, il faut se résoudre à attendre la saison prochaine ! Par ailleurs, il faut bien connaître ses produits. Par exemple, on ne peut pas produire tout le *Lakerda* d'un seul coup, puisque, une fois stocké, il est périmé après 15 jours.

Comment le marché du poisson a-t-il évolué ? Quel impact cela a-t-il eu sur votre commerce ?

Depuis deux ans, nous avons des cer-

tificats qui illustrent notre sérieux et qui rassurent les clients. Mais c'est la transformation d'Istanbul qui a eu le plus d'impact sur le marché du poisson. L'augmentation de la population n'a pas forcément eu un effet positif sur notre commerce, car les nouvelles générations ne connaissent pas nos produits. S'il y a 50 ans les clients étaient des connaisseurs, la culture du poisson fumé ne s'est pas forcément transmise. Aujourd'hui, il n'y a qu'une minorité de personnes qui savent ce que l'on fait. Comme je vous l'ai dit, il y avait 22 poissonneries quand je me suis installé ici. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux. La demande a considérablement baissé, car c'est un produit de luxe qui est donc sensible aux aléas économiques, mais surtout parce que les gens sont de moins en moins intéressés par nos produits. À part à Noël, où il y a la queue devant la boutique, très peu de personnes viennent acheter nos produits.

Quel avenir prédiriez-vous à votre commerce ?

Je suis incapable de dire s'il y aura plus ou moins de clients. Murat, mon petit-fils, a repris le magasin. Tout ce que je sais, c'est que les temps vont être très difficiles pour lui.

* Propos recueillis par Arthur Didier Deren



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE
Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Ekin Çankal

Boisson Sacrée

« Le vin comme l'amour,
L'amour comme le vin,
Qu'ils soient impérissables,
Qu'ils soient sans lendemain,
Qu'ils soient bourrus, tranquilles,
Acerbes ou élégants,
Je suis sûre qu'il ne faut pas
Mettre d'eau dedans. »

Le vin. Une boisson sacrée. On entend souvent dire qu'il serait offert au paradis par Dieu. Une boisson historique. Il est si ancien que son histoire se confond avec l'histoire de l'humanité. Apparu d'abord en Mésopotamie il y a environ huit mille ans, il a ensuite été introduit dans le Caucase. Son importance dans la mythologie est indiscutable. Nous avons Dionysos, le dieu de la vigne, du vin, de ses excès et des fêtes dans la mythologie grecque et Bacchus, le dieu du vin, du débordement et de la danse dans la mythologie romaine. Ce n'est pas une boisson ordinaire, mais plutôt un breuvage historique qui nous fournit de nombreux indices sur notre histoire.



Durant mon séjour en Roumanie, j'ai eu l'opportunité de découvrir le vin roumain dans les vignobles de Budureasca, au sud-est du pays. De nos jours, la Roumanie est le sixième producteur de vin de l'Union européenne avec une production annuelle de quatre millions d'hectolitres. Les vignobles de Budureasca se trouvent aux mêmes latitudes (parallèle 44°-46°) que ceux de Bordeaux et de Burgundy, soit sur ce qu'on appelle les « parallèles du vin ». La latitude est idéale pour un climat propice à la culture du raisin. Pour certains investisseurs et œnologues, la Roumanie est considérée comme le « Nouveau Monde » du vieux continent. Selon les chiffres de 2017, la Roumanie est le 10^e pays producteur de vin au monde par sa superficie de vignobles et la Turquie est le 5^e.

Quant à mon expérience de dégustation dans les vignobles de Budureasca, j'ai bu mon verre jusqu'à la dernière goutte. Pour être honnête, je n'ai jamais réussi à cracher le vin, cette expérience n'a donc pas été différente sur ce point. Faiblesse personnelle/humaine envers le vin ? Peu importe... Comme Baudelaire le disait, « Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. [...] Il est l'heure de s'enivrer ; pour n'être pas les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse de vin de poésie, de vertu, à votre guise. »

« Ici, c'est Napoli »

« Il ne faut pas comparer aux autres villes que tu connais », me prévient d'emblée Sybille, alors que nous venons de prendre place à bord d'un taxi à l'aéroport.

Assis à l'avant, j'observe ce scooter qui vient de s'arrêter à mon niveau. Deux amoureux, sans casque. Au guidon, un charismatique jeune homme en tee-shirt, prêt à démarrer en trombe, me lance un regard. Une proximité qui embarrasserait l'Européen moyen et gênerait les Scandinaves. On se regarde et spontanément l'on se dit : « ciaaaooo ! »



Derrière lui, la demoiselle n'a d'yeux que pour son téléphone. Pianotant à deux mains, complètement absorbée, on admire la désinvolture de la sulfureuse qui craint encore moins de faire le sac de sable au premier coup d'accélérateur. Arrivé devant l'église Sainte Marie, un homme m'observe, le regard défiant et plus qu'insistant. « Buongiorno », lançai-je aussitôt. Son visage s'adoucit et sa voix suave pleine de chaleur enchaîne : « Bonjour, je m'appelle Gennaro. D'où venez-vous ? »

— Parrigi, rétorquai-je fièrement avec mes maigres connaissances en italien
— Ah, j'aime beaucoup Paris, continue-t-il en français. Surtout le Paris Saint-Germain. C'est votre première visite ici ?
— En Italie non, mais c'est ma première fois à Naples
— On n'est pas en Italie, ici c'est Napoli !



Car, ici, les portes — surplombées d'imposantes statues — sont hautes et impressionnantes, le porche annonce les prémices de grands palais. L'architecture est imposante, les églises foisonnent à chaque coin de rue, et les monuments sont si majestueux qu'ils ridiculiserait les plus grands chefs-d'œuvre parisiens. À Napoli, lors d'une remontée de rues pavées à l'ombre du linge étendu sur les balcons, vous vous enivrez d'une alliance de senteurs d'épices et de parfums de lessives.



« Dis-moi ce qui te ferait plaisir et je te le cuisine ». On a beau croire qu'il faut s'adapter, mais, ici, on est aux petits soins lorsqu'il s'agit de gastronomie. Dans l'épicerie fine, *Ciro Amodio*, sur la Via Nardones, c'est le patron Enzo qui prépare toutes les spécialités locales sous vos yeux : tartines de tomates du Vesuvio et Mozzarella Bufala côtoient un très large choix de charcuteries, ou encore les friarielli, ce légume typique napolitain.



Un peu plus haut dans la vieille ville, chez *Nennella*, une ancienne pizzeria, la Margherita est faite avec amour sous vos yeux en trois minutes pour 2,50 euros et l'ingrédient supplémentaire, c'est cadeau ! Un goût disproportionné eu égard à son prix, mais surtout une véritable pizza à la cuisson parfaitement maîtrisée qui laissera à désirer toutes les autres versions que vous aviez dégustées en France. Direction *Sano sano*. Y déguster une mousse de café glacée et, pour les plus gourmands, l'incontournable glace italienne.

C'est la nuit à Napoli, les rues sont calmes et tout va bien. Il fait toujours chaud, en témoigne ces amoureux lovés qui « vont faire un bébé sur le banc », s'amuse cette touriste française en les regardant avec envie. Plus que de l'amour, il s'agit sans doute de passion, au sens le plus noble. Le temps d'une déambulation nocturne afin de prendre le recul nécessaire et digérer la complexité et la beauté d'une ville des plus authentiques. C'est sûrement ça, la *dolce vita*.

* Daniel Latif



Ali Türek

Là-Bas

Il est 7 heures du matin. Le ciel est clair et la mer, absente. Une légère brise souffle sur la côte. Il n'y a plus beaucoup de repères pour vous rappeler la page exacte du calendrier en ce mois d'août. Peu de bruits qui brisent le silence matinal. Si ce n'est le chant de quelques oiseaux perdus. À écouter un paysan, ils sont variés et nombreux : l'hirondelle de mer, le tadorne, le héron, l'aigrette, le cormoran, l'huitrier pie ou encore le grand gravelot...



On attendra encore un peu pour les premiers bruits de moteurs. Les tracteurs dorment encore.

La terre ne s'est pas encore réveillée. La mer, quant à elle, monte doucement. Vers midi, elle aura redressé tous les petits bateaux dormants et aura ainsi rempli le port en entier.

Mais là, comme un contraste puissant avec le large de la mer qui la sépare du continent, tout semble être calme, à ce moment.

Au large d'une petite ville au nord du Finistère et retrouvée seulement en un quart d'heure de traversée en bateau, l'île est petite. Elle n'est qu'un petit morceau de terre avec peu de reliefs et moins de six cents habitants.

Une île paysanne, avant tout. Le quasi seul bruit des moteurs, c'est celui des tracteurs à retrouver dispersés sur toute l'île, sur les collines, sur les côtes...

On y cultive et l'on va à la mer. Toujours à écouter ce vieux marin, ces deux actes ne font parfois qu'un. Les marins vont à la mer pour faire régulièrement la récolte des algues, qu'on utilise, par la suite, dans l'agriculture. Annexée à la fameuse Ceinture dorée de la région littorale des Côtes-d'Armor et du Finistère, la proximité de la mer adoucit le climat en période hivernale et favorise l'agriculture maraîchère.

Une odeur toute particulière vous capte lors d'une petite ballade. C'est celle de la culture, celle du travail humain de la terre. Les annales, de leur côté, marquent moins de cinquante ans pour que l'île voie sa vie transformée. Par la construction d'une estacade dans la ville d'en face ou encore par l'arrivée de l'eau dans les années 1970 et de l'assainissement au milieu des années 1990...

Malgré tout, une intemporalité règne sur tout le territoire. Les nuages trahissent le mois d'août, mais le manque discontinu du réseau, cette déconnexion de fait, encore plus. Des décennies se voient traversées en une semaine pour retrouver le bruit d'un silence d'antan, d'un temps qui n'existe que dans le nord du Finistère.

L'île de Batz, comme pour d'innombrables coins de la Bretagne, reste cet endroit de refuge par excellence.

Bruno Rigutto : « Un piano, il faut l'apprivoiser »

Pianiste, compositeur et chef d'orchestre français, Bruno Rigutto a étudié le piano au Conservatoire National Supérieur de Musique (CNSM) de Paris dans la classe de Lucette Descaves, ainsi que la musique de chambre avec Jean Hubeau. Disciple de François Samson durant dix ans, Bruno Rigutto commence très vite une carrière à l'international qui inspire le respect. Après avoir été Lauréat des Concours Marguerite Long à Paris (1965) et Tchaïkovski à Moscou (1966), Bruno Rigutto jouera avec les plus grands chefs d'orchestre et enchaînera les tournées en Europe, aux États-Unis et au Japon. Né d'un père italien et d'une mère française, ce musicien à la discographie impressionnante est aussi un professeur reconnu qui a enseigné au CNSM ainsi qu'à l'École Normale Alferd Cortot de Paris. Aujourd'hui la Turquie a profité de son passage au lycée Notre-Dame de Sion pour s'entretenir avec ce soliste audacieux et inspirant.



Pourquoi avoir choisi le piano ? Quand avez-vous décidé d'en faire votre profession ?

C'est la vie qui en a voulu ainsi, d'autant plus que je ne suis pas issu d'une famille de musiciens.

En réalité, mon premier contact avec le piano a eu lieu alors que je n'avais que trois ans et demi. Lorsque mes parents travaillaient, c'était une voisine qui me gardait. Or, celle-ci avait un piano et elle m'a appris les notes. Elle a constaté que j'apprenais très vite et que ça me plaisait. Elle en a donc parlé à mes parents à qui elle a conseillé de m'amener voir une autre personne de la même ville qui jouait un peu mieux qu'elle et nous a offert son piano. Durant deux ou trois ans, j'allais ainsi chez des dames absolument adorables qui m'ont appris les bases de la musique.

Puis, à mes quatre ans et demi, mon père m'a emmené écouter un orchestre avec un chef d'orchestre qui était particulièrement jeune et qui m'a profondément marqué : Roberto Benzi. En rentrant, j'ai dit à mes parents que je voulais devenir comme lui. Je savais un peu écrire la musique en clé de sol et en clé de fa, j'ai donc commencé à composer de petites mélodies. Je pense que c'est ce moment marquant avec Roberto Benzi, avec qui je jouerai finalement vingt ans plus tard, qui m'a fait devenir musicien.

Est-ce à ce moment que vous avez décidé de suivre de véritables cours de piano ?

En réalité, je continuais à prendre des petits cours avec ces dames de ma ville. Peu à peu, j'ai commencé à jouer des petites choses intéressantes. Mais, ma famille ne connaissant pas du tout le monde de la musique, on n'avait toujours pas trouvé la filière qui répondrait à mes besoins.

Finalement, un jour mon père a travaillé pour un sculpteur. Il lui a parlé de ma passion pour le piano. Ce monsieur nous a mis en contact avec l'un de ses amis qui était compositeur et dont la femme était assistante d'un professeur au conservatoire de Paris. Grâce à cette rencontre, nous avons trouvé le chemin vers le CNSM alors que j'avais huit ans



et j'ai intégré cet établissement à dix ans.

Quand j'ai commencé au CNSM, je ne travaillais pas très bien donc mon professeur a demandé à l'une de ses élèves, qui était particulièrement brillante, de me donner des leçons durant un an. C'était Ayşegül Sarıca, à qui je dois beaucoup. C'est une grande artiste. C'est elle qui m'a appris à « jouer propre ».

Ce fut alors le début de votre carrière. Tout à fait. J'ai passé les examens et je suis sorti à 15 ans du conservatoire. Tout de suite après, j'ai participé au Concours Marguerite Long où je suis arrivé à ma grande surprise en finale et où j'ai gagné le prix. Par la suite, j'ai donné des concerts et j'ai participé au Concours Tchaïkovski à Moscou où je pensais être éliminé au premier tour, mais où j'ai fini lauréat. Je travaillais beaucoup, six ou sept heures par jour, parfois plus. Mais ça ne me demandait pas un effort, c'était toujours un plaisir. Je n'ai jamais eu une période dans ma vie où je me suis dit que j'allais faire

autre chose. Le piano me comble véritablement.

Je suis donc rentré dans le monde de la musique de façon très naturelle et la musique m'a toujours enthousiasmé. La musique est mon élément naturel même si ça n'a pas toujours été facile d'autant plus que c'était au départ un monde qui m'était complètement inconnu. Mon parcours prouve que rien n'est impossible, qu'il ne faut pas désespérer. D'ailleurs quand des enfants viennent à mes concerts et qu'ils me disent qu'ils veulent être musiciens, ça m'émeut et je les encourage à se lancer.

Est-ce pour cette raison que vous enseignez ?

Oui, car, en tant que musiciens, nous sommes aussi des « lanceurs ».

Tout est finalement une question de hasard. À 18 ans, alors que je donnais un concert à Paris, un musicien qui était le directeur d'un conservatoire de banlieue m'a demandé si je désirais donner des cours à des enfants. J'ai vraiment hésité, car je ne l'avais jamais fait auparavant. Il a insisté et j'ai demandé à une amie qui enseignait de m'« apprendre à apprendre ». C'est comme ça que j'ai commencé à enseigner.

J'ai d'abord donné des cours à des amateurs. Puis je suis entré au CNSM où j'ai succédé à Aldo Ciccolini. J'ai découvert des jeunes qui étaient tous très doués et qui avaient la passion de la musique. C'est alors que j'ai réalisé que c'est extrêmement difficile d'enseigner correctement ! Il ne faut pas enseigner par rapport à soi-même, il faut les guider, les aider à trouver par eux-mêmes l'émotion. Je dis toujours à mes élèves que je ne veux pas qu'on leur dise qu'ils jouent comme Rigutto !

Vous estimez que le piano c'est l'émotion. Mais comment transmettre ceci à vos élèves ?

Je leur parle du contenu de la musique, du sens de l'œuvre et de la charge émotionnelle que le compositeur a voulu mettre dans son œuvre. C'est le point de départ. Si l'on comprend l'œuvre à travers la vie du compositeur, c'est un début. Il faut donc pousser les jeunes musiciens à se cultiver, à lire sur les compositeurs, mais aussi sur toutes les formes d'art, sans quoi ils ne seront pas en mesure de comprendre l'œuvre et l'émotion qui en découle. Quand on écoute ou joue de la musique, on voit des formes et des couleurs, mais cela nécessite un peu de culture et d'intelligence émotionnelle. Il faut donc développer chez les jeunes ce sens de la

découverte, piquer leur curiosité. Après c'est à eux de prendre les choses en main.

Quel est votre répertoire ou votre musicien préféré ?

Je n'en ai pas. Choisir un musicien ou un répertoire préféré, c'est comme s'imposer une limite. Tout est bon dans la musique, et c'est une chance extraordinaire.

Vous avez dirigé une masterclass au lycée Notre-Dame de Sion avec trois élèves. Qu'en avez-vous pensé ? Le fait que ce soit des élèves turcs qui y ont participé, est-ce que ça a changé quelque chose ?

Je les ai trouvés extrêmement bons et les professeurs ont été formidables. Quant à l'origine des élèves, je n'y ai même pas pensé une seconde. J'ai juste senti qu'ils étaient des musiciens sensibles, intéressants et passionnés. Néanmoins, c'est vrai que parfois, selon l'origine des élèves, on ressent des sensibilités différentes. Plus que la langue, c'est la culture qui peut changer un peu les choses.



Ce soir, vous donnez un concert au lycée NDS. Comment vous préparez-vous à un concert ?

Selon la disponibilité de la salle, je viens dans la journée pour travailler deux ou trois heures afin de m'approprier le piano et m'habituer à l'acoustique de la salle. Mais malgré ça, on ne sait jamais qu'on est véritablement prêt à monter sur scène. Mon professeur François Samson disait qu'un concert est une aventure et qu'une aventure ne se termine pas toujours en apothéose. Dans un concert, il y a de véritables risques. C'est assez angoissant et avec l'expérience ça ne change pas, car chaque concert est différent et qu'il n'y a pas de petits concerts.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Camille Saulas





Mine Çerçi

Poursuivre les traces des préjugés - I

« Invité, Un Beau Soleil » a été créé pour le Festival international de théâtre d'Istanbul en 2018. L'auteur de la pièce, Gülce Uğurlu, crée des spectacles de façon collective avec différentes équipes depuis 2008. Metteuse en scène, elle est aussi comédienne dans certaines de ses pièces. J'ai voulu mener des interviews avec des artistes ou des producteurs de différentes catégories afin de mieux présenter le paysage du théâtre privé à Istanbul. Ma première rencontre s'est donc déroulée avec Gülce Uğurlu.

Comment est née l'idée de la pièce de théâtre « Invité, Un Beau Soleil » ?

La première de « Invité, Un Beau Soleil » a eu lieu lors du Festival international de théâtre d'Istanbul et la pièce a été par la suite jouée à Sahne Beşiktaş. La pièce raconte l'histoire d'une femme qui s'est enfuie de Syrie et qui cherche son fils perdu à Istanbul. En le cherchant, elle rencontre un jeune homme qui se bat pour résoudre ses problèmes personnels. Elle doit se réfugier dans la cave de l'immeuble dans lequel cet homme vit avec sa belle-mère. Ces trois personnages dont les chemins se croisent à Istanbul emmènent également trois figures mythologiques jusqu'à nos jours. Le conflit syrien a eu un impact important sur la Turquie ainsi que dans le monde. Mon équipe et moi avons toujours été sensibles à ce sujet. Ata Ünal, le metteur en scène et le dramaturge du spectacle, m'a donc proposé d'évoquer ce sujet à partir de la notion d'orientalisme. Celle-ci est au cœur de la dramaturgie de la pièce. « Invité, Un Beau Soleil » poursuit les préjugés contre tout ce qui est « étrangers » dans la conscience humaine jusqu'à la Grèce antique.

Vous êtes comédienne dans un théâtre subventionné par la municipalité, mais vous créez et écrivez aussi collectivement des spectacles que vous jouez dans des théâtres privés. Quels sont les avantages et les difficultés d'évoluer dans le milieu du théâtre privé à Istanbul ?

Les compagnies qui jouent dans des théâtres privés ne sont pas subventionnées en Turquie. En réalité, très peu de troupes de théâtre en Turquie touchent des subventions. Les institutions publiques n'ont pas assez d'argent. Les salles de théâtre ne sont pas nombreuses à Istanbul et les grandes salles de théâtre publiques sont soit fermées soit coincées dans des centres commerciaux. Quant aux salles du théâtre privé, elles sont petites. Ainsi, les compagnies de ces théâtres sont constamment en tournée dans toute la ville, ce qui coûte cher et demande beaucoup d'organisation technique aux équipes.

En ce qui me concerne, j'ai travaillé à plusieurs reprises dans le théâtre public et privé, mais je sais que les spectacles que je crée collectivement avec mon équipe (c'est ce qu'on appelle le « devising » en anglais) sont des pièces artistiquement « risquées » pour le théâtre public. Les directeurs artistiques de ces théâtres ne préfèrent pas les programmer. Pourtant, j'estime que la prise de risque est vitale pour la création artistique.



Sirma Parman

Les nonnes qui ont changé le cours de l'histoire de l'art

Née en 1428 à Florence, Maria Ormani degli Albizzi était une sœur italienne. Elle a été l'une des premières femmes en Europe à avoir peint son autoportrait. Réalisé en 1453, cet autoportrait est dans un bréviaire signé de son nom qui la décrit comme « la servante de Dieu, fille d'Ormani et l'auteur du livre ». Le portrait d'Ormani diffère de celui des femmes laïques florentines du XV^e siècle par sa pose frontale et son regard direct auto-possédé. On peut penser que les sœurs sont séquestrées, mais Ormani a été capable de peindre un autoportrait audacieux niché entre les couvertures de son bréviaire, tout comme elle était enfermée entre les murs du couvent florentin San Gaggio. Pour les nonnes créatives de la Renaissance, la vie au couvent n'était pas un problème. La majorité des sœurs venaient de familles riches et étaient éduquées. Les couvents permettent aux femmes de se soustraire aux responsabilités domestiques liées au mariage et à la maternité pour poursuivre leurs carrières artistiques.

Un siècle plus tard, au début des années 1600, la peintre napolitaine Luisa Capomazza a éconduit de potentiels maris pour trouver refuge dans un couvent. Elle a répondu « non » à chaque proposition de mariage avantageuse, se

Les nonnes qui ont changé le cours de l'histoire de l'art

réjouissant noblement de la peinture dont elle est tombée amoureuse. Devenue religieuse, Capomazza était libre de peindre divers sujets, des retables aux paysages. La popularité du mode de vie des sœurs n'est pas inattendue si l'on prend en compte l'image répressive de sa seule alternative (devenir une femme et une mère). D'une certaine manière, les couvents constituaient une résidence d'artistes accessible aux femmes.



Ces nonnes autodidactes ne correspondent pas exactement au génie créateur des artistes masculins, mais leur travail remplit de nombreuses et importantes fonctions, en

leur permettant d'exercer leurs talents et de subvenir aux besoins financiers de leurs maisons religieuses. L'art a également créé un prestige culturel qui a attiré les femmes éduquées aux couvents — devenant en quelque sorte un symbole de liberté. Par exemple, une autre sœur et peintre, Plautilla Nelli, a probablement été attirée par le couvent florentin de

Santa Caterina de Sienne du fait de sa réputation artistique.

Au milieu du XX^e siècle, Mary Corita Kent des Sœurs catholiques du cœur immaculé de Mary, en Californie, créa des *silkscreens* colorés qui sont connus sous le nom de « pop art nun ». Contrairement aux travaux artistiques des sœurs de la Renaissance, ses œuvres ont été vues par un large public, et mises en valeur par le réalisateur Alfred Hitchcock et le compositeur John Cage. Les supérieurs de l'Église catholique romaine de Kent ont finalement dénoncé son travail politique, la forçant à quitter son ordre religieux en 1968.

Enfin, et surtout, la sœur la plus célèbre n'est autre que Wendy Beckett qui nous a récemment quittés. La nonne britannique bien-aimée est devenue une surprenante championne de l'histoire de l'art en organisant une série extrêmement populaire de documentaires avec la chaîne BBC dans laquelle elle a offert des visites guidées des plus grandes institutions artistiques du monde.

Donc, pour beaucoup de femmes de la Renaissance, c'est la vie religieuse qui les a libérées des restrictions imposées par la société et qui leur a permis de s'épanouir en tant qu'artistes. Et je trouve ça très intéressant !

Agenda culturel

Septembre



Agenda culturel

Concert : Sarah Chang

7 septembre
Eglise Sainte-Irène,
Istanbul

La virtuose américaine du violon d'origine coréenne donnera

un concert exceptionnel dans le cadre de l'événement musical « Turkcell Platinum Istanbul Night Flight », qui accueillera également d'autres musiciens célèbres, notamment le violoniste sud-coréen Ye-Eun Choi, le pianiste russe Dmitry Shishkin, la pianiste germano-russe Olga Scheps, mais aussi le virtuose et pianiste turc Fazıl Say, ainsi que le Quatuor à cordes de la Staatskapelle de Berlin.

Concert : Sertab Erener

11 septembre, 21 h
Zorlu PSM, Istanbul

La chanteuse turque de musique pop sera sur la scène du Zorlu PSM pour un concert exceptionnel.



Concert : Evanescence

13 septembre
Volkswagen Arena, Istanbul



Le groupe de rock américain Evanescence, mené par la chanteuse Amy Lee, se produira à Istanbul dans le cadre de sa tournée « Synthesis live » qui reprend ses plus grands tubes en version symphonique.



16^e biennale d'Istanbul : « Le septième continent »

Du 14 septembre au 10 novembre
Antrepo 5, Büyükdada et musée Pera, Istanbul

Organisée par la Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (İKSVA), la 16^e biennale d'Istanbul, dont le commissaire

n'est autre que l'historien et conservateur Nicolas Bourriaud, aura pour titre « Le septième continent », faisant ainsi référence au lieu où l'impact des activités humaines sur la planète est le plus visible.

Exposition « Picasso-Méditerranée »

Du 15 septembre 2019 au 6 janvier 2020

Centre d'Art Arkas, Izmir

À l'initiative du Musée national Picasso-Paris,

le projet « Picasso-Méditerranée » fait escale

à Izmir où l'accent sera

mis sur la performance

artistique de Picasso à

travers ses peintures, ses

croquis, mais aussi des

photographies de sa vie.



Exposition « EKO-ÉCHO Istanbul-Paris : Villes, Sons et Histoires »

Du 20 septembre au 12 octobre

Galerie Işık Teşvikiye, Istanbul

Dans le cadre de la biennale d'Istanbul,

découvrez l'exposition « EKO-ÉCHO Istanbul-Paris : Villes, Sons et Histoires »

qui, réalisée avec le soutien de l'Institut français,

vous permettra d'explorer les univers sonores d'Istanbul et de Paris,

dans toute leur diversité, leurs ressemblances et leurs singularités.

EKO-ÉCHO
İSTANBUL-PARIS
Kentler, Sesler ve Hikayeler Villes, Sons et Histoires